

Un exam de littérature. On nous a donné un thème. Ça pourrait être un atelier d'écriture mais je le ressens cependant comme un examen. Il faut écrire. J'ai écrit sur des grandes feuilles pliées au milieu. J'en ai bien écrit trois ou quatre pages. J'ai arrêté. Très peu avant la fin du temps, je me dis que je pourrais en rajouter un peu. Je vois que ça va pas du tout : j'ai oublié de dire ça et ça et ça. Je me retrouve devant une montagne de Paris Match ou Point de Vue. Je cherche du papier. Avant que je voie les Paris Match, il y avait une pile effondrée de mes brouillons, je cherchais une feuille qui, même écrite au recto aurait eu un verso intact ; mais je ne trouve que des versos présentant une tache ou une ligne ou un gribouillis, même minime. C'est après que je vois la montagne de Paris Match. Quelqu'un me dit : ça se lit, ça ? je réponds : ça se regarde. Ils font comme un mur, une petite colline plutôt, à l'intérieur de laquelle on a creusé un escalier sur lequel descend un homme avec une bombe et une cravache de cheval et une femme assez âgée.

Toujours titillé par la phrase du collègue qui m'assénait la phrase de Freud sur l'obscurité grandissante des rêves avec l'avance de l'analyse, je pense qu'il me reste quelque chose à ajouter à ma connaissance de l'inconscient. L'examen, c'est mon surmoi qui me pousse à aller toujours plus loin, à ne pas arrêter l'analyse. Ce n'est pas la première fois que je cherche du papier pour écrire et que je n'en trouve pas. Ces traces sur le blanc sont assimilables au Réel. Elles m'empêchent d'écrire, car je veux un blanc pur. Pourtant quelque chose est écrit, mais illisible.

Voilà en quoi le Réel m'empêche d'avancer dans l'analyse. Il m'empêche d'écrire plus avant. Gribouillis, tâches, lignes illisibles, exactement ce que font les enfants avant de parvenir à boucler un cercle, embryon de figure humaine

Les Match, je les regardais quand j'étais petit. Mon père achetait « la tribune » tous les jours mais Paris Match le dimanche. Ça faisait des images à regarder, par opposition à « la tribune » qui n'était presque que du texte.

Or, après le texte que j'ai déjà écrit sur de si grandes feuilles, ma connaissance de l'inconscient, je bloque sur le Réel, et du coup je glisse sur la montagne d'images enregistrées de mon enfance, de toute ma vie.

Qu'en sort-il de cette montagne ? ce mec en habit de cheval et cravache me fait penser au capitaine Haddock lorsqu'il se la joue aristocrate. A côté de lui, peut-être la Castafiore. Finalement c'est le couple parental, quoi ! Avec une équivoque : c'est ma fille qui a toujours eu une passion pour le cheval. Donc c'est une condensation des ascendants et des descendants. Avec peut-être une prépondérance pour les descendants, puisqu'ils descendent. Bref, le condensé de toutes ces images avec lesquelles je matche, à Paris, je ne peux guère ajouter plus que ce que j'ai toujours dit, de ce que mes rêves m'ont dit précédemment. Cela confirme même le titre de mon dernier ouvrage : « Abords du Réel ». C'est en effet au bord de ces pages blanches un peu raturées que je trouve ces montagnes d'images enregistrées renvoyant toutes à ma saga familiale. Au bord, d'autant plus que j'ai fait une erreur chronologique dans le récit, que j'ai corrigée en me gardant bien de l'effacer : ça me fait franchir un bord chronologique, puis y revenir pour le franchir à nouveau. La cravache est un instrument du surmoi que je confère ici à mon père tout en sachant que la figure de ma fille a aussi contribué à étoffer cette partie contraignante de moi. Faut que je sois nickel, sans tâches, pour rester un super papa et un super grand papa dans le souvenir de mes descendants.

Les grandes feuilles de papier que j'ai déjà remplies de mon écriture me font penser à celle que me fournissait mon épouse à l'époque où j'écrivais ma thèse. Elle les récupérait du service de radiologie dans lequel elle bossait. Ça servait à envelopper les radios. Comme on était sans un

rond à l'époque, y'a pas de petites économies. J'ai écrit des tonnes de paroles entendues des malades de l'hôpital là-dessus, puis des kilomètres de brouillon et enfin le texte final. Dans la réalité, elles étaient jaunes. Dans mon rêve je les vois blanches, blanchies par la censure et mon souci de pureté à l'égard de ma famille. Le jaune aurait trop fait pipi. Or en ce moment je soumetts ma thèse à l'examen critique de l'homme que je suis devenu. Et je ne suis pas tendre. En écrivant tout cela, je n'ai en effet pas l'impression d'en dire plus que je n'ai déjà dit. Et pourtant j'ai aussi l'impression contraire. Cela va dans le sens de l'hypothèse que j'avais déjà formulée il y a un bon moment : ce qui a été révélé par un rêve et son interprétation est à nouveau aussitôt refoulé, nécessitant un nouveau rêve et une nouvelle interprétation qui, bien que semblable aux précédentes, n'en apparait moins nouvelle à chaque fois. Voilà qui corrige quand même un peu la formule de Freud sur l'assombrissement progressif des rêves avec l'avancée de l'analyse.

mercredi 6 novembre 2019